

Ali Naderzad

Elle



Gare du Nord, Quai C. Thalys Paris-Amsterdam,
6h45. Novembre

Elle est assise dans le sens inverse du train mais ça n'a pas l'air de la déranger. Depuis le quai où je me tiens, je la regarde à travers la vitre, ses cheveux courts et noirs, son teint blanc. Elle aussi me fixe d'un regard intense. Nous appréhendons tous les deux le départ du train. Bientôt, quelque mille kilomètres viendront se glisser entre nous et nous devons nous rabattre sur la technologie pour nous voir et nous entendre. Elle lève la main et me montre son pouce en mimant la douleur. Quelques instants plus tôt, elle se l'était amoché en hissant sa valise sur le porte-bagage.

Notre histoire commence une année auparavant pendant le Festival de Cannes. Elle était reporter-radio et moi éditeur d'une revue sur le cinéma. J'étais en conversation avec un collègue dans la file d'attente pour une projection. Elle se tenait dans la queue un ou deux mètres derrière moi et me regardait avec curiosité mais je n'en n'avais pas la moindre idée.

Elle m'avait vu à nouveau à la conférence de presse pour « Le Passé », le film du cinéaste iranien Asghar Farhadi, et s'était aperçue, avec un étonnement amusé, que je ne mettais pas les écouteurs pour la traduction. Non seulement cela mais je riais au bon moment. *Il est iranien*, se dit-elle.

Le festival tira à fin sans que nous fassions connaissance.

Quelque temps après mon retour à Paris, je reçois un message. C'était début juin. Elle avait trouvé mes coordonnées et tentait une première prise de contact. Une correspondance s'amorce, nous faisons connaissance. Elle m'explique son parcours qui l'a amenée d'Iran aux Pays-Bas. Que j'habite Paris et qu'elle ait aperçu mon nom sur une pile de dossiers qu'on lui avait livrés n'était pas passé inaperçu. Nous parlons de cinéma, de culture, de la France. Nos messages se croisent, s'enchaînent. Bientôt, c'est les appels téléphoniques, la distance diminue.

Là, sur le quai, je la fixe en remontant mon col et en plongeant mes mains dans les poches de mon blouson. L'air glacé me brûle les narines. Elle tape quelque chose sur son portable et le plaque contre la glace. Dessus sont écrits quelques mots que je ne me lasserai pas de lire et d'entendre. Je hoche la tête et souris, je dis tout bas ce qu'elle n'entendra pas mais devine sans doute aussi bien.

Le train se met en route et je plante mon regard dans le sien. Elle part.

– Entre.

La voix d'Atiqa est à peine audible à travers l'horrible crépitement de l'intercom qui doit dater des années soixante-dix. Le vieil hôtel particulier de la rue de l'Université où elle habite n'a sans doute pas été rénové depuis. Le mobilier, un savant et curieux mélange de Louis XV et Eames, est terni et les draperies sont lustrées mais ça fait bien quand même, il y a une élégance, c'est imposant. Une dame petite et rondelette m'ouvre la porte et me fait traverser plusieurs pièces jusqu'à une antichambre aux quatre murs couverts de tentures.

– Attendez-là, me dit-elle, un peu sèchement.

Atiqa l'éternelle nostalgique apparaît presque tout de suite dans l'embrasement de la porte. Octogénaire et cafédomancienne à ses heures, c'est une amie. Son mari, mort à présent, avait été attaché militaire à l'ambassade d'Afghanistan à Paris.

On la dirait sortie d'un film tourné par Kusturica et écrit par Pagnol tant elle est arrangée de manière hilarante. Sous un chapeau provençal à larges bords, on entrevoit une grande corne de bois enchâssée dans le lobe de son oreille gauche, comme si elle était la déesse clanique d'une bande de chats des rues. Sa peau brunie par le soleil et trop d'indulgence avec le tabac et l'arak la vieillissent. Pourtant elle garde une beauté rare, ayant même tourné dans sa jeunesse avec Sembène et Renoir, en tout cas d'après ce qu'elle m'a raconté un jour.

– Viens, mon prince Romanov, on va dans la cuisine.

Atiqa m’a toujours appelé « mon Prince Romanov, » un prince russe avec qui elle avait eu une histoire pendant que son mari était attaché en Italie.

Je m’installe à la table de la cuisine. Elle prépare le café turc dans un récipient en cuivre qu’elle pose sur la table avec deux petites tasses. Elle s’installe et verse le liquide épais dans les tasses. Elle boit son café sans plaisir évident tout en me fixant.

– Moi je suis plou thé que café, et le monde elle vient chez moi et je lise leur marc. Je déteste le café.

– Tu lis le marc de café et tu préfères le thé ? C’est une grande injustice, ça, je dis.

Elle toussote.

– Parle-moi de cette femme dont tu t’es tellement embéguiné. Elle en vaut la peine, au moins ?

Je soupire.

Elle me scrute, puis prend la tasse que j’ai vidée, pose la soucoupe dessus et retourne le tout en un mouvement précis.

– Donne-moi sa date de naissance et la tienne.

– Elle est du 23 juin et moi du 23 septembre.

Elle étudie le marc déposé sur le fond et les parois de la tasse.

Notre première rencontre a lieu en août, après qu’elle ait répondu à mon invitation à venir passer le weekend à Paris. Je lui avais trouvé une chambre dans un hôtel tout proche de chez moi, un trois étoiles art

déco du boulevard Raspail.

Quelques nuages insolents pomponnaient un ciel bleu-métal. Je l'ai emmenée déjeuner à l'Entrecôte, un succès. A l'exposition Ron Mueck, je découvre une femme éclairée et cultivée. Devant le visage géant de Mueck, elle s'exclame :

– Quelle chance de pouvoir finalement découvrir ça en personne, je suis si heureuse !

Au musée Nissim de Camondo je la devance et m'éloigne dans les salles grandioses de cet hôtel particulier devenu musée. Il me faut l'observer à distance, mieux connaître cette femme, voir l'art à travers ses yeux.

Flânerie au Quartier Latin. Plus tard, je l'emmène au jardin du Luxembourg. La Fontaine Médicis devient plus sinistre avec le temps mais la fraîcheur de cette pièce d'eau est agréable pendant la saison chaude. En chemin, j'arrête ma compagne et plante mes lèvres sur les siennes.

Vivre. Aimer. La passion décuplant la fougue. Sur une période de presque un an nous nous retrouvons entre Paris, Amsterdam et Prague. Nous sommes heureux, la plupart du temps. Dans des chambres d'hôtel, à discuter entre les draps, je lui découvre avec amusement un talent de comédienne, au point que je lui dis qu'elle devrait avoir son propre one-man. Ça la fait rigoler.

On fait bonne équipe. Elle imite les Iraniens de la deuxième génération, ceux qui avaient atterri à Los

Angeles (appelé « Tehrangeles ») dès leur plus jeune âge, ou même qui étaient nés là-bas et qui parlaient le persan avec un fort accent américain. Elle reproduit parfaitement toutes les nuances de cet accent.

Quand la conversation passe à l'attitude de ces Iraniens d'ailleurs vis-à-vis de la situation politique en Iran, celle que sa génération connaît bien, son visage se durcissait.

– Ces Iraniens là, qu'est-ce qu'ils connaissent de l'Iran actuel ? Est-ce qu'ils s'y sont frottés, eux, à la répression ? Ils n'ont pas la moindre idée de ce que c'était que de grandir dans un Iran en pleine guerre contre l'Iraq. Leur Iran, celui de leur culture à eux, est bien différent de la réalité et pourtant ils sont les premiers à se déverser dans les rues en Amérique pour manifester contre la république islamique.

Elle s'emporte très vite, toute discussion sur un Iran vu par la diaspora la fait sortir de ses gonds.

Je m'apprête à rentrer à Washington pour Noël, le rassemblement familial annuel se rapprochant. Lors d'un séjour à Amsterdam qui précède mon départ pour les Etats Unis, elle me fait part de ses préoccupations. Le séjour à Washington n'est-il pas trop long ? N'aurais-je pas pu venir passer quelques jours chez elle ? Elle a raison, mais je n'écoute pas.

Elle vient de décrocher un poste à Prague dans un grand organisme de presse américain, avec un appartement de fonction prêté jusqu'à ce qu'elle se trouve son propre logement. Les recherches d'appartement

démarreront peu de temps après.

A distance, j'opine, lui donne des idées, nous montons des projets. Le mariage, c'est oui, les enfants aussi. Nous cherchons des noms d'enfants, énumérons le nombre de bambins. Je veux une fille, on dit que c'est plus facile à élever. Elle veut un garçon.

Notre avenir sera-t-il en Amérique ? Et où donc ? Sinon, dans cette vieille Europe ? Elle ne connaît pas l'Amérique. Je lui parle du Brooklyn Bridge et des bonnes tables de Manhattan. Je propose qu'on s'installe ensemble à Prague pour l'instant. Elle a un bon poste, je trouverai bien quelque chose. La vie n'est pas chère là-bas. On pourra préparer notre transfert américain tranquillement à partir de la Bohême. Nous nous promenons. Un soir de novembre elle m'emmène au restaurant Rainer Maria Rilke, pas loin du Théâtre National et du Karlov Most. C'est là que Rilke venait dîner et ensuite s'essayer à de nouveaux écrits.

Son joli sourire fait remonter les coins de sa bouche, ses yeux sucrés me regardent. Je tombe droit dans ses iris et en ressors grisé comme un bourdon dans une fleur d'acacia. Je ressens un sentiment étourdissant de saveurs et de beauté, de ce puissant bouillonnement qu'est l'amour jeune.

Je commande du chevreuil et elle du cerf. Tout est en sauce, comme souvent en république tchèque. Nous sommes assis dans un coin de cette auberge vieille comme le temps avec une vague odeur de moisi. Je jette un coup d'œil à un couple âgé et un peu

morne qui mange machinalement devant nous et n'arrête pas de nous fixer. Nous demandons au serveur de nous prendre en photo. Elle et moi. Nous sourions pour la caméra, elle toute mignonne, me regardant amoureusement.

J'ai pris trop de photos d'elle durant notre relation. Et pourtant, il fallait la capter sous tous ses angles pour après mieux la comprendre, la regarder à loisir, tenter de sonder cette humeur sombre, cette nostalgie qui n'était jamais bien loin. Quand j'aborde le sujet, elle me rassure, me disant qu'elle a eu une enfance heureuse, ce qui ne m'empêche pas de me poser des questions. Que lui était-il arrivé ? Quel chapitre de son passé lui avait-il donc fait tant de mal ?

Un samedi à Amsterdam, quelque temps avant d'aller à Prague, nous cherchons un restaurant dont elle m'a beaucoup parlé. Après nous être perdus à plusieurs reprises, nous reprenons notre marche en sens inverse et puis hélons un taxi. Nous avons faim et sommes fatigués mais je suis bien content de trouver une table proche de la fenêtre pour un repas en tête à tête avec la femme que j'aime. Elle, en revanche, est ailleurs, perdue dans son monde secret. Quand je l'interroge, elle dit être gênée d'avoir ainsi perdu notre chemin. Je ris et fais de mon mieux pour la consoler en la taquinant mais impossible de la tirer de sa mélancolie.